

L'abandon du sujet : syntaxe de dépendance et grammairiens slavophiles

Monsieur Patrick Sériot

Abstract

Political science specialists have made an important work for the knowledge of russian culture. now a huge field remains to be explored in the history of linguistics in russia. In this paper we propose a study of the philosophical motivations of verbocentrism in the slavophile syntactic theories, which is both a very poorly known origin of dependency grammars, and a handsome solution to the problem of the so-called impersonal sentences.

Résumé

Si Les spécialistes de sciences politiques ont beaucoup apporté à la connaissance de la culture russe, il reste un grand travail à faire dans le domaine de l'histoire de la linguistique en Russie. on propose ici une étude des motivations philosophiques du verbo-centrisme des théories syntaxiques slavophiles, origine méconnue des grammaires de dépendance, et solution élégante du problème des phrases dites impersonnelles.

Citer ce document / Cite this document :

Sériot Patrick. L'abandon du sujet : syntaxe de dépendance et grammairiens slavophiles. In: Revue des études slaves, tome 83, fascicule 2-3, 2012. La lettre et l'esprit : entre langue et culture. Études à la mémoire de Jean Breuillard. pp. 721-728;

http://www.persee.fr/doc/slave_0080-2557_2012_num_83_2_8222

Document généré le 29/08/2016

L'abandon du sujet : syntaxe de dépendance et grammairiens slavophiles

CHACQUE ÉPOQUE a la grammaire de sa philosophie, disait Meillet (1926, t. 1, p. VIII). Il me semble plus intéressant d'essayer de mettre au jour la philosophie de sa grammaire. En effet on ne s'occupe jamais de grammaire pour l'amour de l'art : il y a toujours derrière la plus simple description d'un fait grammatical une interrogation philosophique ou existentielle, explicite ou implicite, consciente ou insue. Des années de fréquentation de la linguistique russe et soviétique mènent nécessairement à cette interrogation : pourquoi ne décrit-on pas les langues en France et en Russie exactement de la même façon ? La différence du matériau de base (le français/le russe) joue, certes, un rôle non négligeable¹. Pourtant, même lorsque le matériau est identique, les orientations, les enjeux, les types de questionnement, sont différents. Le but de cet article est d'en présenter quelques illustrations et de donner des tentatives d'explication.

1. Le refus de la logique

Depuis 2500 ans les enfants à l'école apprennent, du moins dans le monde européen, des rudiments de grammaire scolaire reposant sur un dogme jamais remis en question : la division binaire de toute phrase. Ainsi mes étudiants de première année arrivent à l'université en sachant entourer un « groupe vert » (ou groupe sujet) et un « groupe bleu » (ou groupe verbal). Ce faisant, ils suivent une démarche canonique visiblement inspirée de la partition chomskienne d'une phrase Σ en NP (*Noun-phrase*) et VP (*Verb-phrase*). Ce que les instructions pédagogiques des auteurs de programmes du secondaire ne disent pas, c'est que cette manière de faire a une histoire, qui commence en 360 avant J.-C., dans un texte qui sert de socle intangible à la réflexion grammaticale dans le monde occidental : le *Sophiste* de Platon. Rappelons le passage qui informe cette *doxa* pédagogique quasiment universelle :

1. ZALIZNJAK & PADUČEVA, 1964, dans un article subtil, montrent à quel point la langue maternelle des linguistes peut orienter leurs centres d'intérêts, leurs questions et le type de réponse qu'ils y apportent.

Des noms tout seuls énoncés bout à bout ne font donc jamais un discours, pas plus que des verbes énoncés sans l'accompagnement d'aucun nom (*Le Sophiste*, 262a).

À première vue, tout est clair : d'un côté on a les noms et les verbes, qui deviendront des *parties du discours* de base chez les grammairiens alexandrins (μέρη του λόγου, puis *partes orationis* chez les Latins), servant respectivement de sujet et de prédicat dès lors qu'ils entrent dans un énoncé apophantique, c'est-à-dire susceptible d'être évalué en fonction des critères de vrai et de faux. Le sujet étant *ce dont on parle* et le prédicat *ce qu'on en dit*, il ne semble faire aucune difficulté d'analyser tout type de proposition selon cette répartition fondée sur le bon sens. Ainsi, dans :

le cheval court

cheval pris tout seul n'est pas évaluable en termes de vrai/faux, mais dès lors qu'il est accolé à un verbe en fonction de prédicat, la totalité de la proposition acquiert immédiatement une valeur de vérité, par confrontation avec un univers référentiel : si le cheval dont on parle court effectivement, alors la proposition est vraie, et inversement, s'il ne court pas, elle est fausse.

Notons toutefois que les choses ne sont pas si simples qu'il y paraît. Platon n'était pas un grammairien mais un philosophe-logicien. À son époque, ce que nous appelons la grammaire était enseigné par des *grammatikès*, esclaves affectés auprès des jeunes gens des familles patriciennes, qui enseignaient essentiellement à lire et à écrire, et à interpréter les poèmes homériques déjà difficiles à lire à cette étape d'évolution de la langue grecque. Platon était un philosophe qui passait beaucoup d'énergie à contrecarrer la façon dont ses adversaires les sophistes abordaient le langage. Accusant ces derniers de relativisme, il cherchait à établir des critères sûrs pour proférer le vrai, c'est-à-dire un ὀρθός λόγος, un jugement-proposition à la fois vrai et bien formé. Mais sa conception de la vérité reposait sur une métaphysique de la substance et de l'accident, base *nécessaire* à son analyse formelle du jugement. Partant du principe que l'invisible est plus réel que le visible, et que seuls les dieux peuvent contempler l'essence des choses, il pensait que les mortels ne peuvent connaître cette essence (ou *substance*, on laissera de côté ici quelques nuances) que dans ses accidents. Ainsi, l'essence du cheval, la « chevalité », nous est à jamais inaccessible, mais nous pouvons connaître du cheval son *accident* : le fait qu'actuellement il soit courant. Sans tenir compte de cet ensemble massif de présupposés ontologiques du platonisme, il est difficile d'avancer dans l'histoire des théories syntaxiques.

Tout irait donc (à peu près) bien si les langues se coulaient sagement dans les schémas des logiciens. Or certaines structures syntaxiques du grec et du latin étaient rebelles à cet isomorphisme entre grammaire et logique. Il s'agit des phrases dites « impersonnelles », qu'il serait plus prudent de désigner par « monorèmes », c'est-à-dire « à un seul membre ». Les grammairiens modistes du Moyen Âge se sont lancés dans de savantes disputes pour ramener ces trublions à la raison. Ainsi, dans :

Me paenitet erroribus meis [je me repens de mes erreurs]

deux solutions ont été avancées : soit faire du pronom à l'accusatif *me* un sujet (mais alors on perdait le nominatif), soit en faire un objet (mais alors on perdait le sujet). Dans les deux cas, le socle canonique du rapport Sujet / Prédicat était fortement ébranlé.

On connaît l'alternative générale proposée à cette analyse en S/P, base des grammaires de constituants : il s'agit de la grammaire de dépendance, popularisée dans le monde francophone par Lucien Tesnière, consistant à priver le sujet de sa prééminence, et d'en faire un complément parmi les autres, au même rang, ce que Tesnière appelle le prime actant. Dans ce cas, toute l'énigme apparente des structures impersonnelles disparaît, puisque l'absence du prime actant est tout aussi naturelle que l'absence d'un second ou tiers actant.

Le philosophe Vincent Descombe, dans un livre au titre programmatique : *le Complément de sujet* (2004), découvre avec bonheur le principe de Tesnière, et en fait une révélation moderne, un « principe structural ». Il fait de Tesnière le découvreur d'une façon révolutionnaire d'envisager la syntaxe, le pourfendeur d'une théorie dépassée :

La syntaxe structurale ne pouvait que constater son différend avec la vieille logique formelle, à laquelle elle reprochait de ne pas reconnaître que la connexion syntaxique principale d'une phrase verbale était celle du « nœud verbal ». Comme l'écrivait Tesnière, « L'opposition du sujet et du prédicat empêche de saisir l'équilibre structural de la phrase, puisqu'elle conduit à isoler comme sujet un des actants, à l'exclusion des autres, lesquels se retrouvent rejetés dans le prédicat pêle-mêle avec le verbe et tous les circonstants² ».

En réalité, le sujet n'est nullement le centre syntaxique de la phrase, mais seulement « un complément comme les autres » (Descombes, 2004, p. 82).

Les slavistes ont tous leur mot à dire dans des domaines où l'ignorance du monde culturel d'Europe orientale par les intellectuels occidentaux leur faire prendre leur information lacunaire pour l'état de la question. En effet, il existe bien des « passeurs de culture » permettant d'entrevoir qu'une intense activité de philosophie du langage aborde la question des structures impersonnelles depuis longtemps déjà en Russie, et ce, dans une région du savoir où on s'y attendait le moins : la philosophie slavophile. Un de ces passeurs est Roman Jakobson, qui, dans un article paru en 1936 en allemand dans les Travaux du Cercle linguistique de Prague : « Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre: Gesamtbedeutungen des russischen Kasus », cite cet étonnant grammairien qu'est le philosophe slavophile Konstantin Aksakov. Jakobson partage avec les slavophiles l'idée que, dans la langue, derrière la surface apparemment incohérente et chaotique, tout n'est qu'ordre et harmonie. Une conséquence de ce postulat de base est qu'*il ne peut y avoir d'exception* : si une description grammaticale révèle quelque exception, c'est qu'elle est inadéquate, autrement dit, tout simplement, mauvaise. Un second principe mis en avant par les slavophiles et Jakobson est celui du lien nécessaire entre forme et contenu :

2. TESNIÈRE, 1959, p. 255.

l'unité de la forme est le fondement de l'unité de contenu. Jakobson s'appuie sur K. Aksakov qui, en 1855, dans son opuscule sur *les Verbes russes*, partait du principe qu'une forme sans contenu ne peut pas exister, et qu'il n'y a donc ni forme sans contenu ni de contenu sans forme.

Boris Gasparov (1995) avait, également, signalé l'intérêt des recherches slavophiles sur la langue, en faisant allusion à leurs théories syntaxiques. Si l'idéologie slavophile n'a rien de vraiment novateur, marquée par un conservatisme romantique très classique, en revanche elle a donné lieu à des recherches syntaxiques étonnantes, qui ont précisément à voir avec le problème du sujet des constructions dites impersonnelles.

Les slavophiles représentent une variante locale, russe, du grand mouvement romantique européen. Dans le domaine de la réflexion sur la langue, il se marque en Allemagne au début du XIX^e siècle par l'abandon des grammaires générales et philosophiques au profit de la grammaire historique et comparée, par la méfiance envers l'universel, l'atemporel et une obsession de la *singularité*, un intérêt fasciné pour ce qui est ancré dans l'histoire particulière de cette entité nouvelle qui apparaît alors comme une évidence n'ayant pas à être questionnée : *le peuple, das Volk*.

En Russie la science allemande arrive, après les guerres napoléoniennes, sur un terrain qui n'est pas vierge, qui a sa propre histoire et son propre rapport conflictuel avec toute idéologie universaliste, ressentie comme ethnocentrée et dangereuse. Sur ce nouveau terrain, c'est le rapport forme / contenu qui va être l'enjeu des discussions aussi bien en philosophie du langage qu'en linguistique proprement dite.

La rencontre du romantisme allemand et de la réflexion patristique orthodoxe est un élément fascinant de l'histoire des sciences humaines en Russie. Pour situer le cadre de cette rencontre, disons que le monde byzantin apportait un enjeu sémiotique à partir de la querelle de l'iconoclasme (quel est le rapport entre le représentant et le représenté ?), et que le romantisme allemand appelait à voir en toute chose les *liens* qui les unissent au sein de grandes *totalités organiques*. Cette étonnante collusion entre deux univers culturels va produire certaines spécificités des recherches sur le langage dans la culture russe.

Reprenant du romantisme l'éloge de la singularité (*samobytnost'*), K. Aksakov rejette toute identification entre logique (nécessairement universelle, atemporelle) et grammaire (nécessairement unique) : aucune pensée ne peut se réaliser sans les formes particulières que sont les mots d'une langue, entité ancrée dans un *ici et maintenant* irréductible. Mais il y a plus : puisqu'il ne peut y avoir de forme sans contenu ni de contenu sans forme, on peut et doit mettre au jour la *pensée* propre à chaque langue : la langue *est* un contenu. On conçoit que cette homologation entre les deux séries que sont la pensée et la langue, la forme et le contenu, a des conséquences immédiates : il ne peut y avoir aucune distinction de quelque sorte entre la langue et la parole : la langue (sous le nom de *jazyk* comme sous celui de *reč'*, deux termes parfaitement interchangeables) est un texte gigantesque, où le dicible s'identifie automati-

quement à la totalité du dit, du proféré. D'où la notion ambiguë de *langue littéraire*, qui oscille de langue normative à « ensemble des textes effectivement produits par les 'grands' écrivains ». Mais cet isomorphisme entre le dicible et le dit, entre langue et parole, va faire les beaux jours de ceux qui recherchent dans les formes de langue les secrets de la pensée, ou de la « mentalité » du peuple-parlant, lequel est censé avoir dans toutes les têtes une même *vision du monde*, *Weltanschauung* ou *mirovozrenie*. Parler, c'est ainsi voir d'une certaine façon. D'où l'appel d'Aksakov à « ne plus chausser les lunettes de l'étranger » :

Мы не боимся быть непохожими на наших западных соседей; мы не боимся быть собою, — и по этому настало время для науки обратиться к самому русскому языку, к самой русской истории и прочим областям знания, — и обратиться со взглядом ясным, без иностранных очков, с вопросом искренним, без приготовленного заранее ответа, — и выслушать открытым слухом ответ, какой дают русский язык, русская история и пр. (Aksakov, 1855, p. 8)

Ce texte contient un résumé parfait des grandes options de l'approche cognitive des slavophiles : parler, c'est voir, mais, plus encore, la langue parle en ses propres locuteurs. Il suffit donc d'écouter ce qu'elle a à nous dire. Notons qu'Aksakov ne propose aucune démarche comparative, qui impliquerait une prise de distance par rapport à sa propre pratique, ou un intérêt anthropologique pour l'altérité : au contraire, pour lui, *on ne peut connaître que soi-même*, selon le vieux principe grec que seul le semblable peut connaître le semblable, ou le principe de Herder que « ce que nous ne sommes pas, nous ne pouvons absolument pas le connaître ou le sentir » (1778, dans *Connaître et sentir dans l'âme humaine*).

Une fois établi ce tableau du solipsisme linguistique absolu de cette théorie de la connaissance par les mots de sa langue, on pourrait penser que la cause est entendue, et qu'il n'y a rien de sérieux à tirer de ce nombrilisme névrotique à base de ressentiment devant les supposées prétentions occidentales à l'hégémonie culturelle. Or il n'en est rien, et l'intérêt pour la singularité d'une structure syntaxique, une fois abandonnées les excursions du côté de la « mentalité nationale », peut mener à des découvertes saisissantes.

2. Le verbo-centrisme, ou l'abandon du sujet

À ceux qui pensent qu'une théorie grammaticale a pour objectif de décrire un fait grammatical, rappelons que l'opposition qui semble aussi simple, innocente à première vue, que celle des noms et des verbes, a une longue histoire, aussi contingente et chargée de postulats implicites que sont toutes les histoires. Chez Aristote, le nom s'oppose au verbe comme le permanent au changeant. Certains (la plupart des classiques jusqu'à Port-Royal) ont fait du nom le point de départ, ou le centre de la structure de la proposition, d'autres (les slavophiles) ont choisi le verbe. Ce choix du verbe n'a rien d'aléatoire. Il correspond à l'avancée des réflexions philosophico-scientifiques du monde

romantique. Pour Aksakov, la *vie* s'oppose à l'*être* comme le mouvement à l'immobilité. De Port-Royal aux grammaires slavophiles, on passe du tableau (statique) à l'action (dynamique), donc du nom au verbe, vecteur de la substance vitale de la langue. Chez les slavophiles, comme chez les romantiques allemands³, le vocabulaire est nettement énergétiste et vitaliste, d'où le choix, dans l'opposition verbo-nominale, du verbe pour occuper le haut de la hiérarchie. Là comme dans tant d'autres cas, l'ombre de W. von Humboldt est omniprésente :

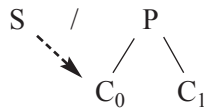
Les autres termes de la phrase constituent en quelque sorte un matériel inerte, en attente de liaison; le verbe représente, seul, le centre effecteur qui assure l'entretien et la propagation de la vie. C'est en vertu d'un seul et même acte de synthèse qu'il opère, au moyen de l'être, la conjonction du prédicat et du sujet, et dans des conditions telles que l'être, converti en agir par l'application d'un prédicat énergétique, se voit indexé au sujet lui-même; en d'autres termes, de purement spéculative qu'elle était, la conjonction devient désormais un état ou un procès dans le champ du réel.

(Humboldt, 1836 [1974, p. 367, trad. P. Caussat])

C'est cette prééminence du verbe sur le nom dans l'idéologie slavophile qui va pouvoir rendre compte de façon extrêmement économique du fonctionnement étrange des constructions « impersonnelles ».

Aleksej Dmitrievskij (1856-1929) faisait partie de la seconde génération des slavophiles, il est peu connu dans ce mouvement, il n'a rien écrit, à ma connaissance, sur l'art, l'histoire ou la philosophie. Mais sa production linguistique témoigne d'une étonnante acuité de perception des structures syntaxiques. Enseignant de langue russe dans un lycée d'une petite ville du sud de la Russie, il s'est appuyé sur son expérience pédagogique *et* sur les idées slavophiles de mouvement et de «vie» pour mettre au point une approche verbo-centrique une soixantaine d'années avant Tesnière. Ses nombreux articles dans la revue de Voronež *Filologičeskie zapiski*, publiés entre 1876 et 1880, reposent sur un refus du «nominativisme», c'est-à-dire de l'idée qu'un sujet (membre de la proposition) est 1) obligatoire dans toute proposition et 2) représenté nécessairement par un substantif au nominatif. L'idée est lumineuse : plus d'un siècle avant Vincent Descombes, Dmitrievskij proposait de faire du sujet «un complément comme les autres», ni plus ni moins.

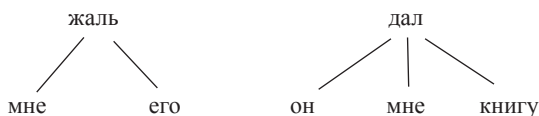
On peut résumer cet abandon, ou « descente » du sujet, de la façon suivante :



(pour une réflexion plus détaillée sur ce thème syntaxique, cf. Sériot, 2000, 2003 et 2004).

3. Une étude passionnante pourrait tenter de nous expliquer pourquoi le romantisme français est plutôt politique (Lamartine, Victor Hugo), alors que le romantisme allemand est plutôt tourné vers une quête des rapports entre nature et culture (Goethe, Novalis).

Ainsi, une phrase comme *Мне жаль его* recevra un traitement identique à *Он мне дал книгу* : dans les deux cas, *мне* est un « complément » au datif, il n'est pas question d'en élever un des deux au rang privilégié de « sujet au datif ».



Prenant à l'avance le contre-pied des futurs arguments de G. Zolotova et de M. Guiraud-Weber, A. Dmitriveskij casse l'idée qu'on puisse normaliser toute phrase monorème en une structure dirématique : un cas oblique n'est pas une sorte d'anomalie d'un cas direct (morphologisation de la syntaxe), il ne peut avoir une fonction de «sujet», il *dépend* du prédicat verbal. La grammaire de dépendance était née avant de recevoir ce nom de baptême.

Il y a bien des façons d'aborder la culture de l'Europe orientale en général et de la Russie en particulier. Les spécialistes d'histoire et de sciences politiques ont jusqu'à présent, dans leur domaine, beaucoup construit. Il incombe aux linguistes slavistes d'apporter leur pierre originale à l'édifice. L'histoire des motivations philosophiques et idéologiques des théories linguistiques est une de ces voies d'approche encore largement laissée en friche. Jean Breuillard y a largement contribué.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AKSAKOV Konstantin. 1855. *O russkix glagolax*, Moskva.
- DMITRIEVSKIJ Aleksej. 1877. «Praktičeskie zametki o russkom sintaksise (1. Opredelenie predloženiija)», *Filologičeskie zapiski*, vyp. 3, pp. 1-15.
- DESCOMBES Vincent. 2004. *Le complément du sujet*, Paris, Gallimard.
- GASPAROV Boris. 1995. « La linguistique slavophile », *Histoire, Épistémologie, Langage. Une famille étrangeté : la linguistique russe et soviétique*, n° 17, fasc. 2, pp. 125-145.
- GUIRAUD-WEBER Marguerite. 1984. *Les propositions sans nominatif en russe moderne*, Paris, Institut d'études slaves.
- HUMBOLDT W. von. 1974. *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais* (traduction Pierre Caussat), Paris, Seuil.
- JAKOBSON Roman. 1936. «Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre: Gesamtbedeutungen des russischen Kasus», *TCLP*, n° 6, pp. 240-288.
- MEILLET Antoine. 1926. *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Champion.
- SÉRIOT Patrick. 2000. « Le combat des termes et des relations (à propos des discussions sur les constructions impersonnelles dans la linguistique en Russie) », in Patrick SÉRIOT et Alain BERRENDONNER (éd.), *le Paradoxe du sujet : les propositions impersonnelles dans les langues slaves et romanes*, Cahiers de l'ILSL, n° 12, Lausanne, 2000, pp. 235-255.

- SÉRIOT Patrick. 2003. « Une identité déchirée : K. S. Aksakov, linguiste slavophile ou hégélien ? », in P. Sériot (éd.), *Contributions suisses au XIII^e Congrès international des slavistes à Ljubljana, août 2003*, Bern, Peter Lang, pp. 269-292.
- ID. 2004. « L'affaire du petit drame : filiation franco-russe ou communauté de pensée ? (Tesnière et Dmitrievskij) », *Slavica Occitania*, n° 17 : *Entre Russie et Europe : itinéraires croisés des linguistes et des idées linguistiques*, Université de Toulouse, pp. 93-118.
- TESNIÈRE Lucien. 1959. *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.
- ZALIZNJAK Andrej A. & PADUČEVA E. A. 1964. «O svjazi jazyka lingvističeskix opisaniij s rodnym jazykom lingvista», *Programma i tezis dokladov v letnej škole po vtoričnym modelirujuščim sistemam*, Tartu, pp. 7-9.
- ZOLOTOVA Galina. 1981. «O sub"ekte predloženiija v sovremennom russkom jazyke», *Naučnye doklady vyššej školy (Filologičeskie nauki)*, n° 1.

RÉSUMÉ

Si les spécialistes de sciences politiques ont beaucoup apporté à la connaissance de la culture russe, il reste un grand travail à faire dans le domaine de l'histoire de la linguistique en Russie. On propose ici une étude des motivations philosophiques du verbo-centrisme des théories syntaxiques slavophiles, origine méconnue des grammaires de dépendance, et solution élégante du problème des phrases dites impersonnelles.

SUMMARY

Political Science specialists have made an important work for the knowledge of Russian culture. Now a huge field remains to be explored in the history of linguistics in Russia. In this paper we propose a study of the philosophical motivations of verbo-centrism in the Slavophile syntactic theories, which is both a very poorly known origin of dependency grammars, and a handsome solution to the problem of the so-called impersonal sentences.